

Marie Bergström

« Chez les jeunes, le couple n'est plus tout à fait le même que par le passé »

D'après une enquête inédite menée en 2023, les pratiques sexuelles des adultes âgés de 18 à 29 ans se voient modifiées par des partenaires plus nombreux dans la vie et de nouvelles formes de relations intimes

ENTRETIEN

Marie Bergström est sociologue à l'Institut national d'études démographiques. Elle a dirigé l'ouvrage collectif *La Sexualité qui vient. Jeunesse et relations intimes après #MeToo* (La Découverte, 392 pages, 26,50 euros), paru en mars. A partir des réponses de plus de 10 000 jeunes âgés de 18 à 29 ans, recueillies en 2023, le livre ausculte les nouvelles pratiques de la jeunesse, donnant à voir les mutations de leurs répertoires amoureux et sexuels.

Génération « no sex » ou, au contraire, génération hypersexualisée, votre enquête bat en brèche deux représentations répandues de la jeunesse. Vous insistez au contraire sur la diversification du répertoire amoureux. Comment s'exprime-t-elle ?

Beaucoup de discours contradictoires circulent et s'apparentent à une tentative de lire les pratiques d'aujourd'hui avec des lunettes d'hier. Notamment ces discours très opposés faisant état d'une hyper ou d'une hyposexualité, qui sont très certainement le signe de cette incompréhension.

Le changement très important, à bas bruit, c'est cette diversification relationnelle. Sur le plan quantitatif, elle s'illustre par une augmentation importante du nombre de partenaires sexuels. On est ainsi passés pour les femmes de 18 à 29 ans d'un nombre moyen de quatre partenaires, en 2006, à huit, en 2023, un doublement donc. Pour les hommes du même âge, on passe de huit à douze. C'est une tendance qui s'inscrit sur le long terme, mais avec une accélération nette sur le temps récent.

Cette augmentation s'accompagne, sur le plan qualitatif, d'une diversité croissante dans la manière de nouer des liens intimes. La couple est toujours là, tout comme la sexualité sans lendemain, et de nombreuses relations s'inscrivent désormais dans un continuum entre ces deux pôles : les « sex friends », les « amitiés avec un plus », les « plans cul réguliers »... Ces nouveaux termes qui circulent traduisent une volonté de nommer et de faire reconnaître cette nouvelle carte relationnelle.

En parallèle de ce champ des nouveaux possibles, vous montrez que le

couple exclusif reste le modèle dominant, à l'approche de la trentaine surtout. Comment ces différentes réalités se nourrissent-elles ?

Le couple lui-même n'est plus tout à fait le même que par le passé. Il est transformé par les autres expériences relationnelles. A côté de cette diversification, la norme conjugale reste forte, très manifeste chez les jeunes. Deux tiers d'entre eux disent avoir été en couple en 2023, quand 21 % ont connu une histoire d'un soir, et 15 % d'autres formes de relation. Ce n'est pas contradictoire ; cela montre une forte complexification des parcours, avec plus d'alternance entre les périodes conjugales et les périodes de célibat, ces dernières étant souvent très intenses sur le plan relationnel, en particulier la période postrupture.

La diversification relationnelle change aussi le rapport à l'exclusivité sexuelle. Alors qu'auparavant la norme de la fidélité était implicite, cela ne va plus de soi et devient un sujet de discussion. Justement parce qu'il existe d'autres relations non exclusives, la mise en couple passe par ces questionnements.

Quelle place est accordée à l'amour dans ces différentes relations ?

Il occupe une place très importante, et même assez distinctive dans le couple. L'amour est un critère de distinction de la conjugalité par rapport aux autres relations. Au début de la vingtaine, souvent les couples n'habitent pas ensemble, disposent de peu d'assise et d'une faible reconnaissance extérieure. Le couple repose vraiment sur cet investissement sentimental.

Une enquête sur la jeunesse menée par l'Institut national d'études démographiques, au début des années 1990, montrait que les jeunes considéraient comme le début de leur relation de couple le moment où ils s'étaient embrassés ou avaient fait l'amour la première fois, c'est-à-dire une entrée en couple par les actes. Les jeunes de 2023, eux, se considèrent en couple lorsqu'ils l'ont dit à l'autre ou à l'entourage. Le couple est devenu un acte de langage.

Vous montrez que l'âge médian lors du premier rapport sexuel (en 2023, 17,8 ans pour les femmes et 17,6 ans pour les hommes de 18 à 29 ans) augmente un peu, ce qui est une première. Comment l'interpréter ?

C'est un changement léger mais significatif, car il signe un inversement de tendance. Depuis les générations nées dans les années 1940, l'âge médian lors du premier rapport sexuel a baissé progressivement. Et en même temps s'opère aujourd'hui un rapprochement entre les sexes. Le changement est visible à partir de la génération née en 1997, avec aussi un effet conjoncturel très spécifique, lié à la crise du Covid-19 et aux confinements.

On voit que la petite cohorte de jeunes qui ont eu 18 ans en 2020 (ou en 2021 pour les femmes) est entrée dans la sexualité un peu plus tardivement que les autres. Mais la tendance de fond vers la hausse avait débuté auparavant, et on l'observe ailleurs : aux Pays-Bas ou aux Etats-Unis, par exemple. Reste à voir s'il s'agit d'une inversion de tendance durable.



YANN LEGENDRE



LE LIVRE

« La Sexualité qui vient »

Dans le sillage de #MeToo, comment s'organise l'entrée dans la sexualité des jeunes générations ? Quelle place accordent-elles au couple, comment investissent-elles les notions de féminité et de masculinité ? Ce sont ces questions, et de nombreuses autres, qu'aborde l'ouvrage collectif *La Sexualité qui vient. Jeunesse et relations intimes après #MeToo* (La Découverte, 392 pages, 26,50 euros) dirigé par Marie Bergström, sociologue à l'Institut national des études démographiques, et associant une vingtaine de chercheurs. En s'appuyant sur une enquête inédite réalisée en 2023 auprès de plus de 10 000 jeunes de 18 à 29 ans, l'ouvrage donne à voir la manière dont ils se définissent, mais aussi l'évolution de leurs pratiques sexuelles. Parmi les changements majeurs figure la diffusion de la norme du consentement, mais aussi une plus grande pluralité des formes relationnelles, ainsi qu'une augmentation très significative des minorités sexuelles. L'appartenance à telle ou telle catégorie de genre reste souvent déterminante. Par exemple, dans le chapitre consacré à l'accès à l'information en matière de sexualité, la sociologue Yaëlle Amsellem-Mainguy et la chargée de prévention en santé sexuelle Delphine Rahib s'intéressent à la diversité des sources mobilisées par les jeunes, soulignant que les échanges avec les partenaires, les amis et les personnels éducatifs et de santé devancent le recours à des réseaux sociaux ou à la pornographie. A noter que les jeunes femmes, plus informées sur la sexualité, sont aussi les plus sollicitées pour délivrer des informations et évoquent davantage le préservatif et la contraception. Le signe d'une « constance des rapports de genre »...

De quelle manière le mouvement #MeToo a-t-il redessiné les relations des jeunes adultes ?

C'est important de distinguer la mobilisation #MeToo concentrée à l'automne 2017, qui traduit une dénonciation des violences sexuelles sur les réseaux sociaux notamment, et le « moment » #MeToo, qui est un mouvement plus général. En effet, l'augmentation des plaintes pour viol et agression sexuelle a débuté avant 2017. Ce moment #MeToo se traduit de plusieurs manières : avec une politisation de la sexualité, une réflexivité croissante sur les questions d'intimité et de genre, un renouveau féministe...

Dans l'enquête, une forte proportion de jeunes se disent féministes : cela concerne 75 % des femmes et 56 % des hommes. C'est important de le préciser, à un moment où l'on souligne l'essor des mouvements virilistes. Ils sont certes très actifs, mais que représentent-ils démographiquement ? C'est un vrai enjeu à cerner. En matière de sexualité, on ne voit pas cette polarisation, mais plutôt un rapprochement entre les sexes.

Comment la notion de consentement, qui est devenue centrale ces dernières années, est-elle investie par les 18-29 ans ?

On l'a abordée notamment à travers la communication au sein des relations. Le fait de parler de ce qu'on aime et de ce qu'on n'aime pas est une conversation très présente, particulièrement dans les couples, moins dans les autres relations. Trois femmes sur cinq ont déjà dit non à certaines pratiques ou positions avec leur conjoint. Ça se traduit pour les hommes par « ne pas forcer » et pour les femmes par « ne pas se forcer ». Le consentement dans l'hétérosexualité repose donc sur une division des rôles où les hommes ont plutôt un rôle actif et les femmes sont plus dans une position de réponse aux sollicitations masculines.

Dans le même temps, l'enquête révèle une augmentation très forte des chiffres des violences sexuelles. En 2006, 23 % des femmes disaient avoir subi des rapports forcés ou des tentatives de rapports forcés au cours de leur vie, elles sont 43 % en 2023. Deux interprétations sont possibles et peuvent coexister : d'une part, l'augmentation des déclarations. Les femmes vont davantage qu'hier qualifier des expériences comme des rapports forcés. #MeToo entraîne une relecture des expériences passées, et les jeunes femmes reconsidèrent et mettent des mots sur des violences qu'elles ne désignaient pas forcément comme telles avant. Le seuil de tolérance envers la violence a donc baissé. D'autre part, cette hausse peut refléter aussi une augmentation de l'exposition

aux violences qui s'expliquerait par l'augmentation forte du nombre de partenaires sexuels. La diversification relationnelle entraîne aussi une plus grande exposition aux violences des hommes.

Votre ouvrage insiste sur une nouvelle manière, chez ces jeunes, d'aborder les normes de genre. Vous montrez, par exemple, que 24 % des jeunes se sont posé des questions sur leur masculinité ou féminité. Que recouvre ce chiffre ?

L'enquête est la toute première en France à mesurer la part de personnes non binaires, qui ne se reconnaissent ni homme ni femme. Cela représente une toute petite minorité : 1,7 % des 18-29 ans. Mais le questionnement sur le genre, les féminités et masculinités, concerne beaucoup plus largement les jeunes. Le moment politique qui est le nôtre est aussi un moment propice pour favoriser la réflexivité, avec une invitation faite aux hommes de prendre de la distance avec certaines normes virilistes. Les attentes qui pèsent sur eux se reconfigurent, mais pas forcément de la même manière partout. Une partie des jeunes hommes issus des classes supérieures vont prendre de la distance avec une masculinité affirmative.

Faut-il voir dans ces interrogations et dans ces nouvelles formes de sexualité des jeunes l'expression d'une plus grande tolérance ? Avec quel impact pour l'ensemble de la société ?

La jeunesse contemporaine remet en cause un certain nombre de binarismes. D'abord, la binarité de genre : l'opposition très figée entre les hommes et les femmes est questionnée par ces jeunes générations. Les personnes non binaires en sont la manifestation la plus radicale, mais on observe plus largement une moindre croyance dans la naturalité des différences de sexe.

Autre frontière remise en question : celle entre hétérosexualité et homosexualité, avec une augmentation très significative de plurisexualités, des femmes notamment, qui se définissent comme bi ou pansexuelles. On constate aussi de moins en moins de différences entre les modes de vie gay et lesbiens, et hétérosexuels. Enfin, un troisième binarisme est remis en cause, avec la diversification relationnelle : l'opposition simple entre le « sérieux » et le « pas sérieux », le couple et le « sans lendemain »... Les jeunes explorent une troisième forme relationnelle, des relations sexuelles suivies, c'est-à-dire une sexualité « avec lendemain », mais qui n'est pas calquée sur le modèle du couple. La génération récente introduit un troisième axe, un élargissement des possibles, ouvrant ainsi de nouveaux horizons. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SOLÈNE CORDIER